

Analyses d'ouvrages

Médecine antique : mise au point

L'abondance des ouvrages reçus depuis quelque temps permet de consacrer un compte rendu groupé à l'histoire de la médecine antique aujourd'hui, avec deux revues et six livres, collectifs et personnels.

Revues

- Jean-Christophe COURTIL et Régis COURTRAY (ed.). *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque*. 20, *Toucher le corps dans l'Antiquité*, Grenoble : UGA Éditions, 2017, 234 p.

Jean-Christophe COURTIL et Régis COURTRAY présentent dans la revue d'histoire grecque de l'université de Grenoble un dossier consacré au toucher. Il s'agit du fruit d'une série de recherches partagées, comme l'avaient été *Regard et représentations dans l'Antiquité*, dans *Pallas*, n° 92, et *Sons et audition dans l'Antiquité*, dans la même revue, n° 95. On attend *Des goûts et des couleurs*.

Trois thèmes ne concernant pas l'histoire de la médecine, je ne fais que donner les titres du premier groupe, *Le contact physique en poésie* (avec notamment "De la séduction à l'orgasme : sensualité du toucher chez les poètes latins du début de l'Empire", par Virginie GIROD, dont la thèse avait donné en 2013 un livre à succès *Les femmes et le sexe dans la Rome Antique*. Du deuxième, *Toucher le corps dans les spectacles* (avec notamment par Matthieu SOLER, "Les corps des acteurs de l'arène : du rapport sensuel à l'objectivation"). Et du quatrième, *Toucher le corps des dieux*. C'est le troisième qui nous concerne, *Le toucher du corps dans la pratique de la médecine*, avec un chapitre sur l'art médical, un sur l'art vétérinaire : De Jean-Christophe COURTIL, nous connaissons déjà *Sapientia contemptrix doloris : le corps souffrant dans l'œuvre philosophique de Sénèque*, coll. Latomus 351, 2015. Dans la continuité de sa thèse, il évoque ici "*Secare et urere* : le thème de la chirurgie dans l'œuvre philosophique de Sénèque", reposant sur l'analogie traditionnelle entre thérapeutique de l'âme et thérapeutique du corps, mais précisant celle-ci : s'appuyant notamment sur les abondantes images chirurgicales choisies par le philosophe, il démontre que "la chirurgie, opposée à la pharmaceutique et à la diététique, met en évidence l'existence de deux thérapeutiques de l'âme, complémentaires, car adaptées chacune à la gravité du mal et à son implantation dans l'âme", une méthode douce et une méthode énergique, la vertu s'acquérant au prix d'efforts et de souffrances.

De Valérie GITTON-RIPOLL nous connaissons son édition de *La trousse du vétérinaire : instruments et pratiques*. Actes du IV^{ème} colloque de médecine vétérinaire antique et médiévale, Université Lumière – Lyon 2, 10-12 juin 2014. Ici elle examine les "Controverses vétérinaires autour du toucher", considérant l'importance toute particulière de ce sens pour le médecin qui examine des patients n'ayant pas la parole, et qui, dans le cas des chevaux, contribue au diagnostic et permet une thérapeutique directe par le pansage. Particulièrement intéressantes les pages sur "le toucher dans le diagnostic de

la fièvre” et sur “la palpation rectale” ; mais le geste peut être dangereux, précise-t-elle, et nécessite de la prudence pour éviter de blesser l’animal. Quant à la prise du pouls, elle est l’objet de vives controverses entre les auteurs vétérinaires.

On ne peut que se réjouir que d’aussi bonnes contributions soient le fait d’une jeune génération d’enseignants-chercheurs et que soient publiés des numéros à thèmes dans des revues-papier comme dans des e.revues.

-Divna SOLEIL ET Isabelle BOEHM, sous la direction de Divna SOLEIL, jeune femme d’origine serbe que sa trajectoire exceptionnelle a menée d’un poste d’assistant à Belgrade à un poste d’ATER à Lille en passant par l’agrégation des lettres !

En effet la belle revue électronique intitulée *Eruditio antiqua* a consacré son numéro 9 - 2017 à *Santé et maladies, entre pratiques quotidienne et réflexions théoriques dans le monde gréco-romain*, avec Emmanuelle MOREL, “ Une trace du vocabulaire médical dans la poésie hellénistique : le verbe *χυτλώω* ” ; Jeanne MATHIEU, “Les noms des petits médicaments dans le lexique pharmaceutique antique grec et latin : suffixation et métaphore à l’œuvre” ; Vivien LONGHI (que nous avons connu et apprécié à la BIUSanté), “Images et conceptions du temps de la maladie chez les médecins grecs classiques” ; Divna SOLEIL, “La santé et la maladie dans la collection hippocratique : quels rapports ?”. J’insiste sur la contribution d’un membre de notre Société ; Muriel Pardon-Labonnelie et ses collaborateurs présentent “un nouveau cachet d’oculiste découvert à Lyon en mars 2015” p. 33-44 avec toutes ses caractéristiques morphologiques et épigraphiques. Analyse terminée et analyse interminable, corpus terminé et corpus interminable, 346ème cachet quand l’article a été remis pour publication, en tout cas passionnant pour lequel les sciences se conjuguent ; et émouvant quand on voit sur lui des traces d’usure, qui montrent qu’il a beaucoup servi, et même des fêlures témoignant d’une manipulation maladroite ou brutale ; il porte aussi un trou qui pourrait indiquer qu’on le rangeait en l’accrochant à quelque clou : “d’Aulus Sicianus Gratianus, calmant, en cas d’accès”.

Ouvrages collectif

- *Latrinae. Roman toilets in the Northwestern provinces of the Roman Empire*, ed. by Stefanie HOSS, Archaeopress Roman Archaeology, 31, Oxford, 2018. Il s’agit pour l’essentiel d’un recueil de courtes monographies sur les latrines de différents sites, un état des connaissances et non pas une publication définitive ; les sites considérés sont en majorité allemands (Xanten-sur-le-Rhin ; Aix-la-Chapelle) ; *vicus* de Bonn ; Rottenbourg-sur-le-Necker ; Cologne ; la Germanie inférieure. Mais aussi l’Autriche, Schloss Petronell ; la Suisse, Oberwinthertur ; la Belgique : Arlon, les Pays-bas, Nimègue. Il faut y ajouter quelques questions : les installations romaines préfèrent-elles sewers (égout) or cesspits (fosse d’aisance) et le sens de *stercus* dans les papyrus militaires romains ; la forme des pots de chambre, dont un exemplaire du Palatinat. Cette publication sur des toilettes des provinces romaines du nord-ouest laisse espérer une publication définitive et globale des installations d’hygiène, publique et privée, et une meilleure compréhension de cette question capitale de l’hygiène romaine et de ce problème d’hygiène publique dans une société où la question ne se posait pas du tout dans les mêmes formes qu’aujourd’hui. Il faut remercier Stefanie Hoss, de l’Université de Cologne, d’avoir organisé cette savante rencontre et d’en publier les résultats ; elle est retournée à ses chères études, celle des petits objets, et s’est lancée dans des “Studies on the belt of the Roman soldier in the 1st - 3rd c. AD.” On regrette que manque dans la bibliographie introductive *La ville et ses déchets dans le monde romain : rebuts et recyclages. Actes du colloque*

de Poitiers, 19-21 septembre 2002, sous la direction de Pascale Ballet, Pierre Cordier, Nadine Dieudonné-Glad, Montagnac, éd. Mergoil, 2012.

- *The science of Roman history. Biology, climate, and the future of the past*, ed. by Walter SCHEIDEL, Princeton, 2018, est un livre très novateur, qui montre comment la science, au sens de science "dure", éclaire et même modifie notre vision du passé et si elle ne crée pas une nouvelle histoire elle lui ajoute des chapitres entièrement nouveaux, ces vérités générales s'appliquant évidemment à l'histoire romaine, à l'histoire de ses populations et de son état de santé. Après l'introduction du responsable du livre, le climat (Kyle HARPER et Michael McCORMICK, *Reconstructing the Roman climate*), la botanique (Marijke VAN DER VEEN, *Archaeobotany : the archaeology of human-plant interactions*), la zoologie (Michael MCKINNON, *Zooarcheology : reconstructing the natural and cultural worlds from archaeological faunal remains*), la paléopathologie (Alexandra SPERDUTI et al., *Bones, teeth and history*, et Rebecca GOWLAND (*Ancient DNA et Modern DNA*, respectivement par Noreen TUROSS et Michael G. CAMPANA, et Roy J. KING et Peter A. UNDERHILL), complétés par des cartes et des schémas, une riche bibliographie, et un index très précis.

- *Esclaves et maîtres dans le monde romain. Expression épigraphique de leurs relations*, études réunies par Monique DONDIN-PAYRE et Nicolas TRAN, EFR, Rome, 2017, fruit des "Rencontres italiennes sur l'épigraphie du monde romain", la vingtième qui eut lieu à Poitiers, cherche à faire le point sur l'expression épigraphique des liens entre esclaves et maîtres, relation qui connaît en fait d'immenses variations de toutes sortes, y compris des amours socialement transgressives, mais aussi des liens éducatifs très forts, capables d'influencer la personnalité définitive des futurs maîtres du monde. Quant à la santé des uns et des autres, on sait que Cicéron voulut envoyer en Égypte son secrétaire tuberculeux pour le guérir, ou qu'Apulée expédia son esclave épileptique Thallus dans un lointain domaine rural pour le mettre à l'abri, ou encore que Marc Aurèle s'arrangeait pour libérer de leur travail ses esclaves à temps pour qu'ils pussent profiter des bains et vivre mieux. À notre grande surprise, rien de similaire n'est dévoilé par ces articles. Est-ce le fait du hasard, est-ce le fait d'une production écrite fortement codifiée par les conventions sociales, les funéraires mêmes ne révélant presque rien de l'affectivité en jeu ? Je ne peux donc citer ici que le texte d'Anton Alvar NUÑO, "Le malheur de Politoria ; sur la malédiction d'une esclave contre sa matrone", auteur dont j'avais déjà signalé pour nos lecteurs l'ouvrage *Cadenas invisibles : los usos de la magia entre los esclavos en el Imperio Romano*.

- *The Oxford Handbook of The Archaeology of childhood*, edited by Sally CRAWFORD, Dawn M. HADLEY and Gillian SHEPERD, Oxford University Press, 751 pages illustrées, Oxford, 2018.

Après l'ouvrage édité par Judith Evans Grubbs et Tim Parkin, *The Oxford Handbook of Childhood and Education in the Classical World. Oxford handbooks*, Oxford - New York : Oxford University Press, 2013. Pp. xxiii, 690. L'éditeur approfondit le sujet avec ce livre très novateur et globalement admirable, même si le souci de variété a entraîné les éditrices à une certaine divagation, et même si la qualité de l'iconographie n'est pas à la hauteur de ses ambitions. Les chapitres concernant l'histoire de la santé et de la médecine y sont nombreux. II 3 Techniques for identifying the age and sex of children at death (Jo BUCKBERRY) ; II 4 The study of growth in skeletal populations (Simon MAYS) ; II 5 Cultural models of stages in the life course (M. Annette GROVE and David F. LANCY) ; II 6 Infants and mothers : linked lives and embodied life courses (Rebecca

GOWLAND). IV 14 Above and below the surface : environment, work, death and upbringing in sixteenth-to seventeenth century Sweden (Anne INGWARSSON, Jan MISPELAERE and Ylva BÄCKSTRÖM) ; IV 15 Boys at sea : an osteological and historical analysis of ships' boys in late eighteenth – early nineteenth century British Royal Navy (Ceridwen BOSTON) ; V 19 Representations of children in ancient Greece (Olympia Bobou) ; V 22 Children and migration (Dawn M. Hadley) ; presque toute la section VI *Health, disease and environment* : VI 23 The developing forager : reconstructing childhood activity patterns from long bone cross-sectional geometry (Lesley HARRINGTON and Benjamin OSIPOV) ; VI 24 Feeding infants from the Iron age and the early medieval period in Britain 'Rebecca REDFERN ; VI 25 Disease and trauma in the children from Roman Britain (Mary E. LEWIS) ; VI 27 The contribution of stable isotope analysis to the study of childhood movement and migration (Katie A. HEMER and Jane A. EVANS. Puis VII 32 Adult appearance ? The representation of children and childhood in medieval art (Sophie OOSTERWIJK). La dernière section n'a rien de médical mais est instructive pour toutes les disciplines avec pour l'un de ses thèmes la muséographie destinée aux enfants.

Je reviens sur le cas de Poundbury Camp, présenté par Mary Lewis, avec des photos bien meilleures et bien plus lisible que dans l'ensemble du livre, bien connu de nos lecteurs pour l'embryotomie spectaculaire et exemplaire à la manière de Soranos, dont j'ai eu l'occasion de les entretenir : quelles maladies et quels traumatismes ont connus les enfants de ce site urbanisé dans le Dorset ? Que pouvons-nous savoir de leur régime, de la pollution, de l'immigration, de la prise en charge des handicapés, grâce à l'application de méthodes scientifiques modernes dans le ré-examen des collections ostéo-archéologiques, notamment au Natural History Museum à Londres, sous l'œil vigilant de Robert Krusynski ? Malnutrition, tuberculose, rachitisme, scorbut, fractures accidentelles ou peut-être dues à la violence parentale, thalassémie. Cette dernière maladie est particulièrement inattendue, puisqu'elle ne peut se présenter en un tel lieu que par l'immigration.

Bref je ne crois pas qu'il s'agisse véritablement d'un "handbook", d'un manuel, mais c'est un livre passionnant et exigeant.

Ouvrages personnels

- Daniel KING, *Experiencing Pain in imperial Greek culture*, Oxford, 2018, est un livre difficile mais excellent, fruit d'un long effort et d'une lente maturation personnelle, grâce à l'enseignement et à la discussion collégiale, notamment avec John Wilkins, éditeur de Galien, connu de nos lecteurs. L'ouvrage se déroule en trois parties : I "Diagnosing and treating pain" I 1 Diagnosing and treating the pained body ; I 2 Aretaios of Kappadokia ; I 3 Galen ; I 4 Diagnosis and pain.

II "Representing pain", titre sur lequel il ne faut pas faire de contre-sens : il s'agit de représentation intellectuelle et non de représentation artistique. "Viewing trauma, seeing pain", sans autres images que celles de Philostrate (III 10 "Philostratos'prurient gaze"), après III 9 "Ekphrasis, Trauma and viewing pain", et avant III 11 "Viewing and emotional conflict in Akhilleus Tatius" ; avant de passer à Plutarque III 12 "Viewing trauma in Plutarch", pour en arriver à la question cruciale III 13 "What's in a view ?" Chapitres enserrés bien sûr entre une introduction et une conclusion, suivie d'une très belle bibliographie (peut-être un peu trop riche pour être bien ciblée) et d'indices.

- Christopher A. FARAONE, *The transformation of Greek amulets in imperial times*, Un. of Pennsylvania Press, 2018, ouvrage très bien illustré, aboutissement de décennies d'études, à la suite de nombreux articles et de *Vanishing Acts: Deletio Morbi as Speech*

Act and Visual Design on Ancient Greek Amulets, Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplement 115 (London, 2013), et de très nombreux articles. Dans ce livre en trois parties : I. Archaeology (Distribution, Shapes, Media). II. Images (Action figures. Domestic guardians. Pharaonic and Ptolemaic gods). III. Texts (Prayers. Incantations. Framing speech acts) : l'auteur cherche à démontrer une thèse, à savoir que, s'il est vrai que l'Empire romain, en Orient surtout, connut une explosion d'images et de textes protégeant la santé, il est faux de dire que cette explosion est le fait d'une influence orientale accrue : elle est en fait le résultat d'une extraordinaire floraison d'innovations épigraphiques et techniques. Bref un livre discutable et magnifique, d'une exceptionnelle érudition, dont les notes sont souvent de petits articles.

Ces descriptifs critiques permettent de constater quelques tendances de l'histoire de la médecine grecque et romaine aujourd'hui. Sans oublier le fonds de tout, évidemment, les textes, comme l'édition galénique de PERILLI présentée dans un n° précédent, on insistera sur les aspects concrets de la médecine antique sur lesquels les historiens d'aujourd'hui aiment à se pencher : 1. l'importance des sens du malade et du médecin ; il faut ici citer quelques lignes de la conclusion de Daniel King (p. 241) : "... the history .. of the *aisthesis* of pain... and the history of experience need to be integrated into a more holistic understanding of the emotional and social implications of sensation", pour une meilleure compréhension de l'interaction entre "bodily experiences or sensory perceptions and the affective and social aspects of individual experience... Pain was fundamental to how this society imagined itself", mais ici on regrette que l'expérience bouleversante voire traumatisante des jeux du cirque, tant pour leurs acteurs que pour leurs spectateurs, n'ait pas été analysée ni même évoquée. 2. la variété du temps de la maladie, du malade et du médecin ; 3. le rôle des personnalités, malades et médecins, comme nos lecteurs ont pu l'observer dans mon annonce de l'exposition de Mariemont (Belgique) consacrée à Galien. 4. l'importance des gestes, tant en thérapeutique manuelle qu'en pharmacie (fabrication des remèdes, et éventuellement leur estampillage). 5. Et ici une belle part est faite à l'archéologie, avec l'attention aux *realia*, environnementaux et climatiques, ou même triviaux comme les latrines et le contenu de leurs fosses et de leurs tuyauteries, et les petits objets de la thérapeutique, médicaments composés et amulettes, estampillage des remèdes et cachets à collyres, et bien sûr la paléopathologie avec la variété de ses méthodes et la richesse de ses résultats.

Danielle Gourevitch

BOUDON-MILLOT Véronique et **PARDON-LABONNELIE Muriel dir.** - *Le teint de Phryné. Thérapeutique et cosmétique dans l'Antiquité*, éd. De Boccard, Paris, 2018 (Orient et Méditerranée, 27).

À l'époque romaine, la frontière entre thérapeutique dermatologique et cosmétique est floue. Ce volume d'actes est le fruit de la collaboration de deux laboratoires du CNRS, sciences dures et sciences humaines : Archéologie moléculaire et structurale, Orient et Méditerranée, sur un programme pluridisciplinaire, "Histoire des couleurs revisitée à la lumière de la physicochimie" ; il donne la parole à douze auteurs de divers horizons, parmi lesquels trois membres de notre Société.

Véronique BOUDON-MILLOT : "Souffrir pour être belle (ou beau)" cherche chez Galien la notion de beauté véritable et la reconnaissance d'une carnation qui permettra au médecin de reconnaître l'état de maladie ou de santé et de chercher à remédier aux souffrances physiques et morales que les anomalies ou les maladies dermatologiques risquent d'engendrer. Alessia GUARDASOLE : "Galien de Pergame et la transmission des traités anciens

de cosmétique” souligne que cette transmission est gênée par l’opposition (d’ailleurs peu convaincante) entre une cosmétique légitime et une commôtique mensongère, favorisée par les exigences du corps social. Antonio RICCIARDETTO : “L’utilisation thérapeutique et cosmétique des produits tirés des crocodiles dans l’Antiquité gréco-romaine” traque les mystérieuses substances en rapport avec le crocodile terrestre (en fait différentes espèces de lézards) et le vrai crocodile amphibie, animaux qui fascinent, produits qui tirent une bonne part de leur efficacité supposée du dégoût qu’ils provoquent, de leur origine lointaine et de leur coût ; la belle fiente blanche est si chère qu’on n’hésite pas à la remplacer par de la fiente d’étourneaux nourris au riz, donc blanche elle aussi ! Claire BARBET : “Thérapeutique et cosmétiques dans les tombes souterraines de Marquion/Suchée-Lestrée” nous fait entrer dans une démonstration archéologique avec la visite de sept tombes gallo-romaines du département du Pas-de-Calais qui semblent bien avoir abrité des objets touchant à des activités médicales et particulièrement pharmaceutiques, dont une boule d’un pigment rouge non broyé et des poudres allant du jaune au rouge foncé. Démonstration archéologique poursuivie par Marlène AUBIN (en coll. avec M L-B, Philippe WALTER et Ludovic BELLOT-GURLET avec l’analyse physico-chimique des composants minéraux de produits fabriqués pour les soins de beauté et des yeux en particulier (“Les soins des yeux à l’époque romaine. Apport des analyses physico-chimiques de préparations antiques”). Muriel PARDON-LABONNELIE dans la foulée imagine que la pyxide de Marquion pourrait avoir contenu non de l’encre comme on l’avait pensé d’abord, mais plutôt des poudres noires destinées à soigner et à embellir les yeux (“Des yeux couleur d’encre. Les vertus thérapeutiques du noir dans le monde gréco-romain”). Marie-Hélène MARGANNE poursuit précisément avec l’un de ces composants pour les yeux, le “stimmi”, stibine ou galène (“De la cosmétique à la thérapeutique : le verbe ‘stimmizein’ dans les écrits médicaux grecs”). Danielle GOUREVITCH : “Anilis cutis. La peau d’une vieille peau à l’époque impériale” suit l’existence d’une femme romaine et les variations de sa peau aux différents âges de sa vie, y compris sa vie génitale, tandis que Philippe MUDRY se penche sur les tatouages qui avaient plutôt mauvaise presse, marques d’esclavage et marques de barbarie, et que certains s’efforçaient de faire disparaître, malgré les risques (“Effacer tatouages et marques d’infamie. Quelques recettes de la médecine antique”).

Florence GHERCHANOC va à la rencontre de Phrynè, qui a inspiré le titre du colloque ; ce célèbre modèle de Praxitèle ne se maquillait pas et avait le teint ‘jaunâtre’, comme ne montre pas le tableau de Gérôme (“La carnation naturelle et jaunâtre de Phrynè. Du bon teint dans la Grèce ancienne”) ! Marie-Claire ROLLAND va des mots aux maux de la peau chez les poètes élégiaques romains, Tibulle, Properce et Ovide, soulignant l’importance du premier contact dans la naissance de l’amour, le contact visuel, et mettant en garde contre les suçons de l’amant déchaîné (“La belle peau chez les élégiaques romains”) ! Christophe BOUQUEREL couronne l’entreprise en évoquant dans “La déesse crapaud” son roman, *La première femme nue* (Actes Sud, 2015), imaginant la vie aventureuse de la véritable Phrynè ; on envie les élèves de ses classes de lycée !

Le tout est bien édité, complété par les annexes d’usage et par une belle série de planches en couleurs, dont plusieurs photographies d’objets inédits ou peu connus. Après *La coupe d’Hygie, médecine et chimie dans l’Antiquité*, ouvrage dirigé déjà par Muriel Pardon, d’après un colloque en 2011, on espère au moins un triptyque pour compléter notre connaissance de la chimie médicale antique.

Danielle Gourevitch

Health Humanities in Post-Graduate Medical Education. A Handbook to the Heart of Medicine, edited by Allan D. PETERKIN and Anna SKORZEWSKA, Oxford University Press, printed in Canada, 2018, 330 pages.

Cet ouvrage composite et complexe cherche à expliquer comment l'introduction d'un enseignement des beaux-arts, des arts en général et de ce que les anglophones appellent "humanities" dans le cursus des jeunes médecins hospitaliers doit pouvoir améliorer la qualité des soins et la relation malade-médecin, dans les deux sens. Il prétend fournir des guides pratiques "easy-to-follow" au monde médical de bonne volonté mais resté à l'écart des arts et des sciences humaines, et à ceux qui au contraire connaissent bien leur domaine, mais n'ont jamais côtoyé le monde médical : spécialistes de cinéma, théâtre, littérature, art d'écrire et de se raconter, art de bien lire et de lire de près, bioéthique, peinture, sculpture, sciences sociales, histoire, histoire de la médecine, et j'en passe, tous bien décidés à développer l'empathie dans cette relation. C'est un livre novateur qui suggère des programmes différents selon le contexte culturel, social et médical (selon la spécialité du service) par un enseignement non de type magistral mais de type séminarial, avec ateliers, projections, mises en scène, groupes de lecture, publications. Il innove également en ce que les responsables (tous deux psychiatres à l'université de Toronto) ont fait l'effort de demander les avis de maîtres en leur domaine, mais aussi d'étudiants débutants, de "residents" et autres catégories hospitalières du Canada qui ne correspondent pas exactement aux nôtres, pour un livre ambitieux, très ambitieux, qui laisse parfois sceptique, mais jamais indifférent.

Danielle Gourevitch

BAECQUE DE Antoine - *Histoire des crétins des Alpes*. La librairie Vuibert, Paris, 2018.

Au XIX^{ème} siècle en France, on dénombrait vingt mille crétins et cent mille goitreux répartis dans les territoires montagneux des Alpes et des Pyrénées, soit vingt-quatre départements. Il y en avait aussi beaucoup dans le Valais suisse, dans le Piémont italien, en Autriche et en Bavière. Dans le *Guide du voyageur en Suisse* de Thomas Martyn publié à Lausanne en 1788, la description est celle de nains goitreux et idiots. Dans son livre consacré aux Pyrénées et publié en 1789, Ramond de Carbonnières consacre un chapitre aux crétins des Pyrénées et s'interroge sur la cause de leur "dégénérescence". Parti excursionner dans les Alpes, dès la trentaine, en 1859, le géographe girondin Élisée Reclus y revient, en exil à Lugano en raison de son engagement communard, et y écrit *Histoire d'une montagne* qui paraîtra chez Hetzel en 1880. Il y décrit les crétins des Alpes, "masses de chair vivante à goitres pendants et ballotant d'une épaule à l'autre et dont beaucoup ne peuvent même pas se traîner..., aux yeux sans regard et au rictus difforme". Reclus est désolé de cette erreur de la nature escarpée par ailleurs si belle, qui oppose ces dégénérés aux montagnards si robustes et fiers. Une crétine lui ayant indiqué le meilleur chemin, il en déduit que l'idiote, la goitreuse lui a enseigné le devoir avec "une bienveillance si souvent absente chez ceux qui se disent les grands et les forts." Le grand alpiniste Edward Whymper dans son livre sur ses escalades dans les Alpes, de 1871, fait toutefois remarquer que le port d'un goitre confère l'avantage d'être exempté du service militaire.

La recherche des causes aboutit à la carence iodée responsable de l'insuffisance thyroïdienne et de ce crétinisme endémique, que l'apport de sel iodé a fait disparaître au milieu du XX^{ème} siècle. Si le crétin n'entre pas, à l'instar du fou, dans la dialectique

foucauldienne du renfermement, il a été assimilé aux exclus, lépreux, cagots et ariens wisigoths ou christianos, lesquels, bien qu'hérétiques, étaient cependant des chrétiens, dont dérive le vocable "crétins". La restriction en sel recommandée aujourd'hui pour prévenir le risque d'hypertension artérielle et ses conséquences redoutables (AVC) risque-t-elle de faire réémerger le crétinisme endémique ? Non, en France, mais certainement dans des pays aussi vastes que la Chine, dans les régions les plus éloignées de la mer et de ses produits. Ce livre a l'intérêt d'apporter les témoignages des voyageurs sur une déficience évitable. Comme un miroir tendu à la bienpensance forte de sa "normalité", les crétins ont apporté leur contribution à la compréhension de l'a-normalité en étant des êtres différents qui, malgré leur étrangeté ne sont pas étrangers, car ainsi que tant d'autres handicapés, ils font aussi partie de l'humanité.

Jacques Battin

RYCKEBUSCH Olivier - *Les hôpitaux généraux du Nord au siècle des Lumières 1737-1789*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, 336 p., 28 €

À partir des archives de Paris, Lille, Valenciennes, Douai et Dunkerque, l'auteur a pu mener à son terme et soutenir sa thèse sur *Les hôpitaux généraux du Nord au siècle des Lumières 1737- 1789*, sujet de cet important ouvrage. L'étude de ces établissements hospitaliers lui a permis de faire connaître l'état sanitaire de la région du Nord dans la seconde partie du XVIIIème siècle, mais aussi leurs bénéficiaires, les pauvres. Dès la fin du XVIIème siècle, le nombre des indigents a constamment augmenté, touchant les adultes et les enfants.

Lutter contre le vagabondage et la mendicité a été une des préoccupations majeures de la royauté de 1724 à 1764, comme en témoignent les décisions prises. En novembre 1776, le roi a même étendu l'impôt pour l'abolition de cette mendicité. Les pauvres, les mendiants et les vagabonds nuisaient à l'ordre public, qu'il fallait maintenir. En 1767, s'ouvrirent *les dépôts de mendicité* et en 1769, intervinrent les arrestations pour lutter contre la criminalité et la pauvreté. Une marque sur le bras gauche fut même imposée. Les débats dans les Académies locales portaient sur *la manière de procurer aux mendiants un travail régulier*.

Une réforme du système hospitalier dans le Nord était nécessaire : l'auteur s'est donc appuyé sur les archives très minutieusement dépouillées des villes déjà citées. À côté des paroisses, il fallait l'intervention de la puissance publique pour réguler la façon de faire l'aumône et organiser l'assistance. Ont été ainsi créées *les tables des pauvres* à Dunkerque et *la bourse commune des pauvres* à Lille. L'idée d'un hôpital général a surgi, afin de rassembler tous les pauvres. O. Ruyckebusch a insisté sur le rôle de l'intendant de la province et ses subdélégués. Les lettres patentes ont formé le cadre juridique, créant l'autonomie des établissements, soutenue par les municipalités et le pouvoir étatique. La formation professionnelle des enfants trouvés fut attribuée à l'établissement hospitalier, à laquelle s'ajoutait la prise en charge des vieillards, des malades, des aliénés invalides et des indigents. Un hôpital général fut ainsi créé à Dunkerque, Lille, Valenciennes et Douai de 1730 à 1750. La construction des bâtiments nécessita des expropriations, l'appel aux architectes et aux ingénieurs. Surtout le financement fut problématique : certains contrôleurs généraux créèrent une loterie. L'octroi fut augmenté dans certaines villes. Le nombre de lits resta souvent inférieur aux besoins. Administrer les hôpitaux généraux n'était pas simple : au nombre de 2000 dans le royaume de France en 1789, les 4/5 étaient dirigés par des communautés religieuses et 1/5 par des laïcs, comme ceux du Nord.

L'auteur a su présenter dans les détails le choix des administrateurs bénévoles et leur métier pour diriger, gouverner, répartir les tâches. Le *receveur des biens* était le personnage clef, élu en assemblée générale, à la fois trésorier et économiste, pour la comptabilité et la *bourse des pauvres*. Un corps important d'administrateurs était recruté surtout parmi les négociants et les hommes de loi, constituant les hommes d'influence, qui faisaient dons et legs. C'était un moyen de parvenir à l'*échevinage* (magistrature municipale). Il fallait aussi veiller au personnel d'encadrement et aux professions de santé, médecin, chirurgien, pharmacien (apothicaire des pauvres), sages-femmes. Les soins nécessaires aux pauvres portaient sur l'hygiène, les épidémies, la vaccination de Jenner. L'inoculation variolique en France débuta en 1723, entraînant bien des controverses. Louis XV mourut de cette maladie en 1774.

Une grande partie de cette étude est consacrée aux enfants : nouveau-nés, jeunes enfants, adolescents et même au-delà, jusqu'à leur majorité. Les chiffres sont impressionnants : à l'hôpital de *Dunkerque*, de 1741 à 1789, 5.600 furent recueillis, parmi lesquels 35 à 37 % illégitimes, et 2281 abandonnés (p. 158-159), en majorité des garçons. Au XVIII^{ème} siècle, l'abandon est toléré, mais l'identité est conservée. L'auteur a rappelé que l'*hôpital des Enfants trouvés* fut créé par Louis XIV, distinct des *enfants assistés* (parents incapables de leur subvenir). Les enfants trouvés représentaient 52% des nouveau-nés, mis en nourrice à moins de quatre ans, puis à l'hôpital général jusqu'à 12 ans, et souvent mendiants entretenus par l'hôpital au-delà. La pauvreté, la maladie expliquaient l'abandon. Bon nombre était dirigé vers Paris, à l'hôpital des Enfants trouvés. Leur donner une occupation en vue d'un futur métier était la préoccupation première, à l'extérieur souvent chez un tailleur, un cordonnier, un charpentier pour les garçons, domestiques pour les filles. À Dunkerque, les premiers étaient placés comme mousques sur les bateaux. À l'intérieur de l'hôpital, se sont créées des manufactures et même des boutiques tenues par des artisans. Cet apprentissage prévoyait par exemple à Douai pour les jeunes filles chaque jour deux heures pour apprendre à lire et écrire (instruction religieuse) et sept heures de couture (broderie et confection). C'est dire que l'enseignement au sein de chaque établissement était réglementé. Trois catégories coexistaient : une école pour les pensionnaires, une seconde école dans ou à proximité de l'hôpital, enfin les écoles charitables des paroisses, fonctionnant grâce aux dons et legs. Les Filles de la Charité créées par Vincent de Paul jouaient un grand rôle, notamment aux *Enfants trouvés* à Paris, créés en 1634. Mais l'idée des Encyclopédistes était de former pour un travail utile à la société, suivant Voltaire, qui écrivit en 1766 : "je suis de l'avis de ceux qui veulent faire de bons laboureurs des enfants trouvés, au lieu d'en faire des théologiens".

Les orphelins formaient une catégorie distincte des enfants abandonnés (parents disparus) et des enfants trouvés, étiquetés souvent bâtards. Différents modes de garde existaient : l'orphelinat, le placement chez des particuliers ou à l'hôpital général, la tutelle hospitalière, grâce à un administrateur, tuteur de l'enfant. La réglementation prévoyait toutes les hypothèses : famille toujours présente, aide pour les familles et fin de la tutelle à la majorité. C'est dire que les difficultés financières pour gérer de tels problèmes étaient gigantesques. Les Encyclopédistes recommandaient de "travailler à prévenir la misère plutôt qu'à multiplier les asiles aux misérables" (p. 245). Passer de la charité à la bienfaisance n'était pas si simple. Les *dépôts de mendicité* (lieux de sûreté pour ceux que l'on rejetait et qui ne pouvaient être gardés en prison) ont soulagé les hôpitaux généraux : il y en avait trente-trois en 1773 dans le royaume de France. Le rôle principal était tenu aussi par le subdélégué.

On se doute que les problèmes de financement furent le principal souci, nécessitant le recours à l'emprunt. À Dunkerque la crise de financement était marquée par la diminution du produit de l'octroi, la lutte contre les maladies infectieuses et l'augmentation du prix du blé. Mais de nouvelles mesures furent mises en place : l'assistance par le travail, avec la création de nouvelles manufactures dans l'hôpital, la mise au travail des valides pour l'amélioration et l'entretien des voies de communication. Une assistance hospitalière à domicile fut créée, pour éviter l'abandon d'enfants.

Ce vaste panorama sur *Les hôpitaux généraux du Nord au siècle des Lumières*, appuyé sur des recherches scrupuleuses, témoigne des qualités d'historien d'Olivier Ryckebusch. Il ne peut qu'apporter au lecteur l'information sur l'établissement hospitalier, l'assistance sociale et la misère infantile prédominante de ce siècle. Venir à bout de l'indigence était impossible. Une remarque : une carte du Nord de la France, réalisée au XVIII^{ème} siècle, eût été bienvenue pour tout lecteur peu familiarisé avec cette région.

Jean-Marie Mouthon

Medicina nei Secoli, 29, 3, 2017, numéro spécial consacré aux "Controverses dans la médecine antique", introduit par Stefania FORTUNA.

La médecine occidentale antique par l'assimilation des sources antérieures, la contamination par d'autres formes du savoir, l'expérience acquise et partagée, a forcément et intrinsèquement connu des controverses, externes (par rapport aux non-médecins et aux adversaires de la médecine), internes (entre médecins développant des idées différentes, entre écoles médicales, qu'on n'appelle pas pour rien des "sectes"). L'excellente introduction de Stefania FORTUNA permet de dérouler le fil qui suit : Jacques JOUANNA commence à défaire la pelote avec "Hippocrate et la polémique", considérant que, même si le mot grec de polémikos n'a jamais le sens de notre mot polémique, la principale polémique du Corpus est une polémique externe, contre les guérisseurs qui attribuent la maladie à la colère divine. Florence BOURBON recherche des "traces de controverses dans les traités gynécologiques hippocratiques (*Maladies des femmes*, 34, 63 et, 65 et 114)" : il n'y en a guère puisque le but est de recenser.

Riccardo CHIARADONNA, avec "Galeno e le dispute dei filosofi : la generazione del cosmo", expose que, aux yeux de Galien, le problème de l'éternité du cosmos n'est pas un problème scientifique et que par conséquent il ne saurait y avoir de démonstration et qu'on ne saurait dresser une théorie contre une autre. Sabrina GRIMAUDDO cherche aussi la pensée de Galien avec "Il dibattito sul solecismo nel II secolo d.c. La testimonia di Galeno", selon quoi le solécisme galénique, à savoir l'usage impropre des mots, n'est pas pendable, tant qu'il ne nuit pas à la clarté de l'exposition. Cependant Galien est loin de fuir la polémique, comme le montre Mario VEGETTI (disparu récemment et regretté de tous), avec "Galeno contro Erasistrato (e Aristotele) : il caso della milza", attaque Érasistrate pour qui la rate ne sert à rien, alors que lui, dans son finalisme intransigeant, affirme son utilité pour l'excellente raison qu'elle existe. Frédéric LE BLAY dans "La controverse de Galien contre Asclépiade et les méthodiques : défendre l'utilité du médecin" examine une des marottes polémiques constantes du maître de Pergame qui déteste et maltraite les disciples d'Asclépiade de Bithynie, leur reprochant leur peu d'instruction et la perte de prestige pour la profession, qu'entraîne cette médecine ignorante. Danielle GOUREVITCH repère les "Controverses et suasioires intimes dans la pensée thérapeutique de Galien", à la fois maître à penser et praticien capable d'hésitations et d'erreurs logiques s'obligeant à tout tenter pour le bien de ses malades. Daniela FAUSTI s'attache aussi à la thérapéu-

tique, incluant Galien dans sa vaste recherche de la “Farmacologia e medicina popolare : un rapporto complesso”.

Philippe MUDRY s'attaque à “la question des maladies nouvelles. Enquête médicale et sociétale dans le monde antique”, question naguère abordée par notre maître Mirko Grmek, mais cette fois traitée d'un point de vue plus philosophique. Christina SAVINO s'attaque au roman d'Achille Tatius, avec “Il romanzo greco tra teorie e controversie mediche : Achille Tazio, IV 9, 1-11 ; 15, 1-17, 5” : elle considère que si l'auteur est au courant des théories médicales sur la maladie qui frappe son héros Leucippe, ce qui l'intéresse c'est l'efficacité narrative du choix des symptômes, et non la vérité scientifique.

On avance nettement dans le temps avec, de Serena BUZZI, “Polemica e controversia nel *corpus oribasianum*” : Oribase (325-403) cherche à transmettre un patrimoine, et n'a donc guère à polémiquer. Maria Teresa SANTAMARIA HERNANDEZ dans “La polémica sobre los purgantes en el *De Cathartici* pseudo-galenico : un comentario latino sobre doctrina médica griega”, texte du V-VI^{ème} siècle dont elle prépare l'édition, montre que l'auteur a renoncé aux polémiques sur les évacuants qui avaient enflammé Galien. Arsenio FERRACES RODRIGUEZ (“Contaminacion textual y censura ideologica en la *epistula Hipparchis de taxone* ...”) montre comment la pensée chrétienne a eu des effets de censure sur l'auteur de Montecassino. Nicoletta PALMIERI fait état de textes inédits pour éclairer “la polemica sulle dottrine galeniche da Alessandria a Salerno”, jusqu'à Barthélemy de Salerne, médecin de notre roi Louis VII dit le pieux. Enfin Antoine PIETROBELLI répertorie les “Polémiques sur la ptisane d'Hippocrate à Minadoi”, cette décoction à base d'orge au départ, que Manardi à Budapest, Vassès à Paris, Brasavala à Ferrare, et Minadoi à Alep, prescrivait encore, avec des ingrédients et des cuissons variables.

Donc un numéro spécial qui fait honneur à l'institut d'histoire de la médecine de La Sapienza de Rome, et au titulaire de la chaire, le professeur Valentina Gazzaniga.

Danielle Gourevitch

GOURDOU Jean-François - *Le Professeur Augier Ferrier et la Reine Catherine de Médicis*, biographie, Paris, Saint Honoré éditions, 2017, 416 p., 20,90 €

Né à Toulouse en 1513, “médecin ordinaire et guide en astrologie judiciaire” de Catherine de Médicis, Augier Ferrier devint sur le tard, en 1581, docteur-régent à la faculté, équivalent de professeur d'université. Il revenait tout naturellement à l'auteur de cette biographie, toulousain et chirurgien, de retracer les étapes qui jalonnèrent la carrière de ce savant médecin, contemporain et proche de Catherine de Médicis (1519-1589). La renommée de cette dernière a sans doute aidé à l'aura acquise par Augier Ferrier. Troisième enfant d'un père chirurgien, le futur médecin reçut le prénom occitan d'Augier. Sa scolarité privilégia les langues anciennes et les mathématiques. Sans doute influencé par la profession paternelle, il commença ses études de médecine à Toulouse, avant de les poursuivre à Montpellier. Il bénéficia de l'enseignement de Jean Sajron ou Schyron, maître de Rabelais et médecin de Marguerite de Navarre. Augier Ferrier soutint sa thèse pour l'art de guérir en 1540.

Dès le troisième chapitre, une étude parallèle a été établie par J.-F. Gourdou entre Catherine de Médicis et Augier Ferrier, résultat de leurs rencontres et dialogues. Née à Florence en 1519, sa mère décéda au quinzième jour de fièvre puerpérale et son père peu de temps après. Orpheline, elle fut recueillie et élevée à Rome par le Pape Médicis, Léon X. Elle épousa en 1533 à Marseille, Henri de France, duc d'Orléans, en présence de

François Ier et du Pape. Aucune grossesse n'en résulta les dix années suivantes. Son époux, qui affectionnait aussi Diane de Poitiers, ne la délaissa pas, puisqu'à l'apparente stérilité du couple, succéda une impressionnante fécondité à partir de 1543 : dix naissances se succédèrent jusqu'en 1556. En 1549, Augier Ferrier fut présenté à Catherine de Médicis, dont il devint rapidement le médecin Ordinaire, grâce à ses conseils médicaux et astrologiques. L'année précédente, suite à l'épidémie de peste survenue à Toulouse, le Dr Augier Ferrier, praticien renommé dans sa ville, publia son premier ouvrage, *Remèdes préservatifs et curatifs de la peste*. Ce petit traité, rédigé en français, imprimé à Lyon en 1548, puis à Toulouse, destiné au public instruit, obtint un grand succès grâce à l'expérience et au bon sens de son auteur. Par la suite, bien des rencontres eurent lieu entre Catherine de Médicis et le savant médecin, en particulier au château de Chaumont, entre Blois et Amboise. Ainsi Augier Ferrier y rencontra plusieurs astrologues, Nostradamus notamment. Le médecin toulousain publia une douzaine d'ouvrages, touchant à la médecine, la philosophie et l'astrologie. Cette dernière intéressa spécialement Catherine de Médicis, comblée par *L'astrologie judiciaire, principes d'études et conséquences des jugements que sont les horoscopes*, pour calculer et prédire l'avenir selon le thème astral. Par ailleurs, le docteur Ferrier ne resta pas indifférent à *La honteuse syphilis, épidémie espagnole*, titre d'une monographie parue en 1553, dans laquelle il distinguait parfaitement les trois stades de la maladie, chancre, roséole et atteinte neurologique.

Catherine de Médicis, devenue veuve en 1559, continua de prendre conseil auprès de son médecin à Paris, mais aussi à Toulouse, où elle se rendit en 1564. Les conflits religieux liés à la Réforme marquèrent fortement la région toulousaine et les deux protagonistes de cette biographie croisée. Augier Ferrier mourut à Toulouse le 6 février 1588, redevenu catholique après conversion au protestantisme en 1561, ayant eu quatre enfants, dont aucun ne suivit les traces de leur père. Catherine de Médicis décéda à son tour, un mois plus tard, le 5 janvier 1589. Cette biographie croisée, agréablement illustrée de nombreux portraits et documents, apportera au lecteur une meilleure connaissance des deux protagonistes. Des arbres généalogiques et un index des noms auraient été les bienvenus.

Jean-Marie Mouthon

DUCOULOMBIER Henri - *Un médecin baron d'Empire. René Nicolas Dufriche Desgenettes*, Préface de Jean Tulard, Editions de La République du Savoir, Dunkerque, 2018, 640 pages.

Toutes les grandes figures de la médecine militaire de l'Empire avaient leur biographe - Larrey avec Triaire, Soubeiran puis Marchioni ; Coste avec Lemaire ; Percy avec Ducoulombier -, toutes, sauf une, et non des moindres : René Nicolas Dufriche Desgenettes, pourtant médecin et professeur au Val-de-Grâce, professeur à l'école de médecine de Paris, baron d'Empire, médecin de la Grande Armée, inspecteur du service de santé, médecin chef des Invalides, membre de l'Académie des sciences... Il aura donc fallu attendre à nouveau la plume de notre confrère Henri Ducoulombier pour combler cette lacune. La courte préface de Jean Tulard évoque les raisons de cette disgrâce posthume dont la source se trouve peut-être dans la relation tourmentée entre Bonaparte et le médecin de son armée d'Égypte, mais aussi dans les rapports que Desgenettes, dont ce livre nous trace la personnalité "quelque peu distante, parfois même agaçante" selon son biographe, entretenait ensuite avec l'Empereur. Ce dernier ne le coucha pas sur son testament, contrairement à Larrey, et comme le signale Ducoulombier dès les premières

lignes de son introduction, les honneurs évoqués plus haut viendront surtout après la Restauration. Une autre raison de cette défaveur de la postérité se trouve dans l'aura de la chirurgie militaire par rapport à la médecine de l'époque, dont les seules victoires sont à mettre sur le compte des progrès de l'hygiène, et dont notre médecin fut justement la grande figure, de l'Égypte à la Russie, de la Pologne à l'Espagne. Une dernière cause vient sans doute de Desgenettes lui-même qui, en écrivant ses *Souvenirs*, quelque peu romancés, coupa l'herbe sous le pied de sa renommée. Le travail de l'historien n'en est pas moins difficile, comme le signale le docteur Ducoulombier.

Son livre, remarquable de précision mais d'une lecture très facile, nous retrace les origines de Desgenettes, sa formation à Aleçon puis à Sainte-Barbe, ses premières relations scientifiques, ses études de médecine, à la Faculté de Paris, en décrépitude à la veille de la Révolution, mais surtout au Jardin du Roi, où il suit les cours d'anatomie de Portal, et dans des cours privés comme celui de Pelletan, dont il fut proche, côtoyant déjà quelques personnalités. Ducoulombier l'avoue sans détour : Desgenettes suivit un parcours privilégié pour l'époque grâce à la fortune et aux relations familiales. Ce fut cette même fortune qui permit à Desgenettes d'entreprendre un voyage en Angleterre, puis en Italie. L'auteur consacre un chapitre pour chacun de ces séjours pleins de rencontres (Banks, Hunter ou Mirabeau à Londres ; Scarpa ou Mascagni en Italie), entrecoupé d'un retour à Paris durant lequel Desgenettes renforça ses relations avec le monde médical parisien cette fois, Desbois, Sabatier, Boyer, etc. Un long chapitre est ensuite consacré à son retour en France, à Montpellier où le futur médecin de la Grande Armée termina enfin ses études et élargit encore ses relations médicales, mais aussi politiques, notamment dans le milieu franc-maçon... Il y vécut surtout les premiers soubresauts de la Révolution, notamment comme sergent de la Garde Nationale. L'auteur ramène ensuite notre héros dans le Paris révolutionnaire, avec de nouvelles rencontres décisives pour le reste de sa carrière, avant de lui faire gagner l'armée d'Italie puis l'Égypte auprès d'un certain Bonaparte... On connaît la suite et si on ne la connaît pas, la lecture du livre de notre confrère s'impose. Elle nous emmène des couloirs du Val-de-Grâce à l'Égypte et la Syrie, campagnes auxquelles l'auteur consacre presque deux cents pages, un tiers du livre, tant cette période fut importante dans la vie de Desgenettes et surtout pour sa postérité, des amphithéâtres de l'école de médecine comme professeur d'hygiène à l'Inspection générale du service de santé, de l'Espagne pour étudier la fièvre jaune aux quatre coins de la France où sont appelés ses talents d'hygiéniste, jusqu'à son retour à l'armée comme médecin en chef en 1807, la Pologne, l'Espagne, puis la campagne de Russie, le siège de Torgau et le typhus... Ducoulombier rapporte de cette période la lutte récurrente entre les médecins et l'administration, l'état exécrable des hôpitaux et des prisons, mais aussi les rapports parfois difficiles de Desgenettes avec ses confrères. Les derniers chapitres sont consacrés au rôle de Desgenettes durant les deux Restaurations et durant les Cents-Jours, à sa mise à l'écart, comme beaucoup, entre 1822 et 1830, à son rôle comme maire d'un arrondissement de Paris, puis à nouveau comme professeur à la Faculté, l'auteur soulignant la désinvolture avec laquelle Desgenettes semble avoir assuré cette fonction, sans oublier son poste à l'Académie de médecine... Car d'oubli, on n'en trouvera pas beaucoup dans cette riche biographie, sauf peut-être un lexique de noms, tant les rencontres de Desgenettes furent nombreuses et d'importance, et un chapitre à part sur sa vie familiale et sentimentale, juste évoquée ici et là, et notamment en fin d'ouvrage avec le suicide de son fils. Autres regrets, une maquette un peu austère et des illustrations de trop petite taille, disséminées dans le texte et peu originales. Le texte de

cette biographie reste néanmoins d'une incroyable richesse documentaire de laquelle il ressort un Desgenettes bien éloigné du "vieux paillard" décrit par Alexandre Dumas. Le Desgenettes que Ducoulombier nous campe, notamment dans le dernier chapitre de son livre, est en effet un être complexe mais passionnant qui mérite de figurer désormais dans notre bibliothèque à côté du *Larrey* de Triaire ou du *Percy* du même Ducoulombier, dont nous attendons désormais qu'il nous fasse revivre Alexis Boyer ou Antoine Dubois...

Jean-François Hutin.

PEREZ Stanis - *Le corps du Roi, incarner l'État de Philippe-Auguste à Louis-Philippe*, éditions Perrin, Paris 2017, 480 p. ill.

Le nouvel ouvrage de notre collègue vient à la suite de ses précédentes études dédiées aux rois de France, à leur fin de vie, au cérémonial de leur succession (*La mort du Roi*, Grenoble, 2006). Deux dimensions apparaissent en la personne des monarques : l'individu né de géniteurs mortels, et par ailleurs l'homme dynastique, investi dans sa fonction de chef de l'État. L'argument de son travail développe au fil des siècles le relevé des actes personnels, ceux des organisations qui viennent soutenir la pérennité du royaume. Il est constant que le corps du roi, dans sa personne, dans ses pouvoirs, dans ses symboles terrestres, intervient dans la continuité de la dynastie. Comment a-t-on réussi en France, cette superposition, cette association du divin et du mortel sur la tête du roi ?

Portés par cette interrogation majeure qui a gouverné la France durant près de dix siècles, nous parcourons l'ensemble de l'espace des chronologies de la monarchie française, capétienne, valoisienne, et bourbonnienne. Une prolongation vient s'y ajouter sur Napoléon, jusqu'à Louis-Philippe, dans une vue qui s'avance dans le capitalisme, l'industrie, celle de chefs d'État matérialistes. Son plan se divise en quatre parties : - "Le corps du roi entre terre et ciel - XII^{ème} au XIII^{ème} siècles" ; - "Renaissance du corps royal- XV^{ème} et XVI^{ème} siècles" ; - "Incarner l'État - XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles" ; - "Le corps perdu du roi - XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles". Il nous conduit fidèlement à travers le temps, épuisant les sources écrites, spécialement celles de l'époque médiévale avec un examen méticuleux des chroniques de cour.

Si la geste royale française acquiert sa spécificité au XII^{ème} siècle, les racines de celle-ci perpétuent l'acte de conversion et d'onction chrétienne reçue de l'Église romaine par Clovis. Le sacre rémois demeure invariable, avec les ajouts carolingiens, matérialisés par l'épée impériale remise par l'archevêque au nouveau souverain. Ce rituel long et complexe est propre au royaume des Francs. Il s'applique à toutes les parties du corps du roi, dépositaire temporaire du pouvoir. Le roi doit être un géniteur. Les défauts physiologiques dans la reproduction sont corrigés par la transmission latérale autorisée dans la loi salique, provoquant l'émergence des besoins de la généalogie, tâche dévolue à des clercs. Philippe-Auguste affirme la position du souverain français, chef de guerre comme le furent les chefs de clans mérovingiens, germano-celtiques. Les croisades exacerbent le sentiment religieux. Le roi combattant détient une part de puissance divine, que les blessures ni la maladie ne peuvent altérer. C'est le dédoublement du corps du roi, à la fois créature temporelle, et homme inspiré par Dieu, immortel et inatteignable. Perez opère un examen profond sur le règne de Louis IX, le saint, celui qui cimente l'ensemble de cet édifice, le renforce, le codifie davantage dans une vénération tutélaire, féodale, adoratrice du lys. Pour cette section, Perez puise dans les principaux textes historiques, ceux des chroniqueurs : Rigord, moine de Saint-Denis, Guillaume Le Breton, Joinville, Christine de Pisan, Froissart. L'apport moderne sur cette période est pauvre, muet pourrait-on dire.

On connaît divers épisodes relatant les maux de nos rois, exhibant la montée en grade des médecins, et des personnes de confiance qui accèdent au corps du roi, dans son quotidien, jusque dans l'accompagnement vers leur fin. Le rite funéraire développe le soin du corps, ainsi que les fastes de l'inhumation, l'érection de monuments somptueux, à la statuaire abondante.

L'ascendance divine de ses pouvoirs procure au roi le pouvoir de la guérison, en touchant ce qui est intouchable, cérémonial dont le rite appartiendrait à la seule monarchie de France. Le corps du roi devient l'instrument médical, thérapeutique, doué d'un mystère, proche de ceux qui animaient devant la foule le parvis des cathédrales. Atteint-on ici au paradigme de la superstition médiévale ?* Les pouvoirs sublimes du roi s'effondrent-ils avec la maladie, lorsque Charles VI développe une schizophrénie avérée, dans un corps vigoureux. C'est le rituel religieux qui vient suppléer l'incapacité, nous dit Perez, dans son chapitre intitulé "Malades couronnés", qu'il convient de lire avec attention pour démêler l'intrication de l'Église, de la cour, des médecins dans cette phase chaotique de perte d'autorité, d'intrigues durant deux décennies, précédant l'épopée johannique par laquelle renaît le royaume de France, à la voix de la prophétesse inspirée d'en haut.

Médicalement, le cas de Charles VI révèle l'impuissance des doctes savants, laissant libre cours aux risques superstitieux d'envoûtement. Dans sa solitude, le roi bénéficie des soins d'Odette de Champdivers, experte et première infirmière psychiatrique pour certains, réduisant les phases d'agitation de son compagnon, tempérant ses élans hallucinatoires. Son corps biologique fonctionne bien. Son épouse bavaroise met au monde une douzaine d'enfants, dont Catherine, reine d'Angleterre, ensuite mariée à Owen Tudor.

L'avancée dans le temps vient donner des contours plus nets à la personne royale, par des profils de monnaies, des tableaux peints dont la production croissante lui donne une publicité que l'imprimerie et la gravure exaltent jusque dans les églises de campagne. Les transitions familiales et dynastiques françaises perpétuent ces traditions dans un contexte géopolitique transformé par le commerce et la Réforme. L'hégémonie des Habsbourg verrouille l'Europe. À la fin sanglante des Valois, survient la fin des Tudor, et viennent les Bourbons, aux côtés des Stuarts. Époque nouvelle pour ce début du XVII^{ème} siècle. Avec l'arrivée au pouvoir des Bourbons, s'amorce la production en grandes dimensions de l'image royale, portraits d'Henri IV costumé à l'antique, herculéen dans la puissance de sa fonction. Celle de sa seconde épouse, sera magnifiée par Rubens. Le corps du roi est devenu l'instrument de sa publicité, souvent dédiée au char d'Apollon : n'est-il pas ainsi rendu céleste, mais combien païen ! Louis XIII, souffreteux et velléitaire, endosse, lui aussi, ce costume avantageux. Avec le règne de Louis XIV, l'image devient une industrie prospère. Perez examine avec soin les productions abondantes, de monnaies, médailles, bronzes et toiles des maîtres de Versailles. Toutes ces effigies transmettent à la vue la sacralité du corps. Artistes et façonniers de l'habit, donnent au corps du roi l'apparence de l'absolu, du *nec pluribus impar* culminant avec le tableau de Rigaud.

Après avoir revisité plusieurs mémoires universitaires dans le champ d'investigation des pratiques de santé dans la période du XVII^{ème} siècle, Stanis Perez a investi de près la symbolique des gestes de l'État louisquatorzien et de sa cour. Il restitue les protocoles de la monarchie de droit divin et les poses du monarque dans son absolue souveraineté. Comment comprendre la juxtaposition du divin et du temporel ; comment rétablir la

* BLOCH M., *Les rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983.

concordance factuelle des rois de France, phénomène corporel annexant la Terre et le Ciel ? Le corps du roi s'exhibe à la scène, se meut à la danse, s'élanche derrière le cerf avec ses meutes déchaînées. Si la maison militaire du Roi compte plusieurs régiments de haut prestige, cavaliers garnissant les avenues et les perspectives arborées de Versailles, les Gardes du corps ont seuls la primauté d'assurer sa protection directe à l'intérieur des appartements, d'approcher le souverain jusqu'à sa manche, d'être à ses côtés dans ses déplacements, escortant la chaise, leur capitaine présent dans le carrosse, prêt à riposter à tout geste suspect. De même, la prévention d'incidents de santé est dévolue à un appareil nombreux de médecins, chirurgiens et apothicaires, vacataires astreints à une présence immédiate dans leur disponibilité de service. Le clystère tiède, bien enveloppé, est approché de la couche royale. Le roi est généreux. Ils les dotent de biens fonciers pour faciliter leurs séjours et leurs missions dans ses résidences **.

Le corps du roi entre Terre et Ciel, est-il une entité sécable ou insécable ? Les atteintes physiques occasionnées avec l'intention de l'altérer seraient des crimes de lèse-majesté dont le châtiment est fait des supplices les plus cruels, la roue et l'écartèlement que subissent Ravaillac et Damiens. Les exhibitions solennelles du toucher des écrouelles sont à lire de près pour mesurer la dimension protocolaire et divinatoire de ces cérémonies morbides, lorsqu'il faut convoquer et réunir des dizaines, voire des centaines de scrofuleux puants et suintants. Le dernier sacre intervient en 1776 ; officié par le cardinal de La Roche-Aymon, il clôt la lignée capétienne qui disparaît dans le sacrifice suprême de la décapitation. La sacralité royale déjà foudroyée, vient chuter dans les injures fangeuses du peuple.

La quatrième et dernière partie de son ouvrage jette un regard sur les monarchies du XIX^{ème} siècle. Charles X reconstitue le sacre de Reims, paraphrasé sur les boulevards de Paris. La sacralité serait-elle refondée ? Tournant la page, Perez saisit l'image outrée du roi des Français, croquée par le crayon de Philippon. La caricature du corps devient une arme d'attaque politique, rendue possible dans la presse par l'acquit d'une liberté inouïe. Le journaliste en use, frappant Louis-Philippe au visage dans ses variations sur les poires : déformer le visage du roi, c'est déformer son autorité. Victor Hugo et Alexandre Dumas furent des Orléanistes fidèles, d'un régime qui stimulait la production des arts, des lettres et des spectacles ; et aussi ouvrait l'enseignement primaire au plus grand nombre (lois Guizot). La visite de la jeune Victoria à Eu dénouait les tensions d'Orient. La sacralité des rois anglais hanovriens tient à la réussite de leur commerce international, à leur hégémonie bancaire. Le divin chez eux s'efface, gardant toutefois une forte tradition sur la personne souveraine, inapprochable dans son corps physique, réprimandant le président Jacques Chirac lorsque celui-ci osa une main inattendue vers l'épaule de la Reine. Geste insensé, s'offusquait la presse de Londres. Le caractère unique de la fonction de majesté porté dans la matière du corps du roi, entité biologique, le rend inaltérable, inaccessible au commun.

Pour clore son propos, parfois sévère, Perez vient faire référence au docteur Paul Jacoby (1842-1905), médecin anthropologue, dont les travaux de compilations statistiques *** tendraient à établir des règles de récurrence dans les phénomènes d'hérédité, et cela visant les familles régnantes d'Europe, d'où il met en exergue tous les excès de leur caractère, tous les signes de débilité physique et mentale. Jacoby y expose des schémas généalogiques précis et détaillés dont la valeur documentaire ne serait pas à négli-

** Cf. NICKLER P. - *Le monde médical du Marly royal et son rôle, 1679-1789*. SHVM, T. V, n° 1 et 2, 3^{ème} trim. 1997.

ger. Ses annotations personnelles seraient-elles dégradantes à l'excès ? Philippe II d'Espagne fait tuer son fils Carlos, être débile. Élisabeth 1ère d'Angleterre est classée dans les déséquilibrés mentaux, portant en elle une stérilité révélatrice de ses tares. Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV y est dit "adonné à des débauches crapuleuses, mais surtout à des amours infâmes". La recherche de l'idéal en matière de chef d'État reste subjective.

La lecture de l'ouvrage de Stanis Perez a l'avantage de nous placer dans une longue perspective du système monarchique français, de ses particularités dynastiques, où s'interpénètrent la biologie naturelle dans ses contours heureux, comme dans ses défauts. La destinée entière d'un peuple tient-elle à un seul individu ? Ce sujet demeure en suspens, ouvert à des discussions, des choix de politique, des choix de stabilité ou de prise de risques, là où le corps biologique du chef de l'État les porte et les détermine, là où la médecine tient à donner un avis. Peut-on mesurer l'influence des médecins dans la pérennité du système monarchique ? Question qui toucherait jusqu'à leur influence sur le devenir des civilisations. Pour étendre leur vision de ces rites, les esprits curieux pourront se pencher sur les coutumes ancestrales de monarchies illustres, celles de Byzance, de Russie, de la Chine et du Japon.

Francis Trépardoux

*** JACOBY P., *Études sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme*, Paris, Germer Baillière, 1881, 611p., approuvé par Théodule Ribot. Jacoby indique dans sa préface que son but est de donner un apport médical aux récentes avancées acquises dans la génétique animale. La sélection commande l'eugénisme ; la médecine y a son mot à dire pour éclairer le public dans le domaine médico-psychologique, nous dit-il, ainsi que les magistrats des tribunaux. "C'est le pouvoir qui conduit les races régnantes à la dégénérescence", déclare Jacoby, stigmatisant l'ensemble des familles régnantes en Europe dans leurs tares. S'agissant de la folie qu'il pointe du doigt chez les Hanovriens, l'origine de celle-ci a pu être plus tard attribuée à un défaut biologique, celui de la porphyrie. L'hémophilie est connue chez les Saxe-Cobourg et les Romanov. La médecine a fourni des réponses là où Jacoby a vu les effets d'une fatalité. Proche de G. de Tarde, il est diplômé de la Faculté de Berne (CH), avec sa thèse soutenue en 1868 sur la *Monomanie impulsive*, enrichie de références à Esquirol et à Leidersdorf.

Hippocrate, Le Serment, Les Serments chrétiens, La Loi, texte établi et traduit par Jacques JOUANNA, Les Belles Lettres, Paris, 2018.

Comme *Le Serment* représente pour le public une espèce de quintessence de la médecine occidentale, cette édition représente en quelque sorte l'apothéose (ce qui ne signifie pas sa conclusion) de la carrière hippocratique de Jacques Jouanna, néos Hippokratès, après *La nature de l'homme*, au CMG à Berlin en 1975 ; *Maladies II*, Paris, 1983 ; *Des vents, De l'art*, Paris, 1988 ; *Ancienne médecine*, Paris, 1990 ; *Airs, eaux, lieux*, Paris, 1996 ; *Épidémies V et VII*, Paris, 2000 ; *Maladie sacrée*, Paris, 2003 ; *Pronostic*, Paris, 2013 ; *Épidémies I et III*, Paris, 2016 ; ajoutons le tome XVI de la série, *Problèmes hippocratiques*, Paris, 2017, par Jacques Jouanna et Alessia Guardasole. Et n'oublions pas la magistrale et indispensable biographie, *Hippocrate*, dont la première édition, dans les grandes biographies de Fayard, date de 1992.

L'édition de ces trois *Serments* et de la *Loi* est le fruit délicieusement mûri de qualités éminentes que M. Jouanna n'avait plus à démontrer : savoir, persévérance, patience, acribie, astuce, "amour du travail, longue application, ... dispositions naturelles" aurait pu écrire Littré à son sujet. Elle prend en compte la totalité des manuscrits grecs recensés à ce jour, mais aussi la tradition papyrologique et les traductions arabes et latines. Le commentaire critique utilise en particulier les documents épigraphiques et papyrolo-

giques pour montrer ce qu'il y a de traditionnel et d'original dans la rédaction du *Serment* médical. On ne saurait trop insister sur l'importance de l'ouvrage publié par M.-H. Marganne et A. Ricciardetto, *En marge du Serment hippocratique. Contrats et serments dans le mode gréco-romain*, Presses universitaires de Liège, 2017, actes d'un colloque liégeois qui avait fouillé cette notion de contrat jusque dans le monde médical. C'est un honneur pour notre Société de remarquer que l'un des "réviseurs" de l'ouvrage de M. Jouanna, en particulier pour la papyrologie, est précisément notre ami Antonio Ricciardetto, lauréat de notre Société, depuis lors collaborateur fidèle : cette "révision" (qui déborde largement le sens qu'attribue habituellement à ce mot la collection Guillaume Budé) atteste l'importance des papyrus pour l'histoire de la transmission et de l'utilisation pratique des grands textes.

Mais une remarque sérieuse me paraît indispensable : en fermant un tel livre, on se demande quel bénéfice en tireront nos lecteurs-médecins, 65 euros pour 528 pages qui pour la plupart dépassent leurs aspirations légitimes, si cultivés soient-ils. Trop d'érudition pour eux d'un côté, mais pas toujours de réponse claire, par exemple à propos de la légitimité ou non de l'avortement et de ses modalités éventuelles : pas de pessaire (pesson) abortif, dit *Le Serment* ; pas de "pessaire abortif par le haut ou par le bas", traduit ailleurs Jouanna, dans une version chrétienne, semblant faire fi du sens du mot pessaire, qui désigne toujours un appareil introduit dans le vagin pour un temps plus ou moins long. Je reviens donc à mon ancienne antienne¹ : les "Budé" devraient s'adjoindre un médecin pour leurs éditions médicales, comme cela s'était fait avec la collaboration, pour le commentaire, de Mirko Grmek, membre toujours regretté de notre Société pour *Ep. V-VII* volume sorti en 2000 ; et en publier une version allégée pour le corps médical et les philiatres. Certes Jean Deleuze, le docteur Deleuze, rédacteur en chef de *La Revue du praticien*, était parmi les "discutants" lors de la cérémonie de sortie de l'ouvrage, mais ce n'est pas suffisant ; il me semble qu'il aurait dû apparaître avant. On pourra, pour s'en faire une idée, écouter l'entretien entre Jouanna, Deleuze, Ricciardetto et Guardasole sur le site www.lesbelleslettres.com

Quant à l'interdiction du traitement chirurgical de la pierre par le *Serment* hippocratique, elle n'est toujours pas claire. Le danger d'une telle intervention ne suffit pas à l'expliquer, car d'autres interventions également dangereuses ne sont pas explicitement interdites : *L'Art* c. 3 se contente de conseiller de ne pas prendre en charge ceux qui sont "vaincus par les maladies". Alors ne faut-il pas revenir ici à la notion de contrat : pour nous médecins qui prononçons ce serment solennisant ce contrat, proclament les hippocratiques, il n'y aura pas d'opération de la pierre, c'est notre règle. D'autres la pratiqueront, c'est leur affaire. Mais quels autres ? Des non-médecins ? Des médecins d'un autre groupe ? M. Jouanna n'éclaircit pas vraiment ce point. Si quelque bienheureux hasard nous faisait disposer des archives des Asclépiades ou d'autres groupes de médecins, on pourrait éclaircir ce problème. Rêvons...

Mais l'expérience de la médecine antique des femmes me permet un rapprochement et une hypothèse : les médecins habituellement n'entaillent ni la vessie ni l'utérus, mais accèdent à ces deux organes creux par les voies naturelles avec la main ou avec un instrument *ad hoc* : ainsi l'embryotomie (ou découpage du fœtus) est possible à l'intérieur de l'utérus, grâce à une grande habileté manuelle et à des instruments spéciaux, mais, malgré la légende, on ne pratique pas la césarienne, qui en serait une effraction. La lithotritie se pratique également dans la vessie avec une sonde ou une cuiller à lithotritie, comme la "cuiller de Dioclès", mais la vessie n'est pas ouverte ; une telle cuiller a été

récemment reconnue dans la fameuse maison du médecin de Rimini, praticien polyvalent de grande compétence et de grand talent, parmi les innombrables (parce qu'aujourd'hui en partie soudés par l'incendie) instruments, tant de base que très spécialisés.

M. Jouanna fait d'autre part dire au médecin qu'il n'"incisera" pas les malades atteints de lithiase, mais le verbe français peut-il s'employer avec des malades comme complément d'objet ? Ne dit-on pas plutôt inciser la peau, inciser un abcès ? Mais passons, et notons que seul le traitement chirurgical est interdit, le traitement médical, par le régime par exemple, n'étant pas évoqué. Donc ce n'est pas la prise en charge de la lithiase en général qui est interdite, c'est sa prise en charge chirurgicale, qui parut encore si effrayante à Napoléon III qu'il en mourut. M. Jouanna en cette occasion traduit d'autre part "praxis" par "intervention" : or ce n'est pas là une traduction, c'est un équivalent explicatif d'un mot qui signifie "pratique, façon de faire", et qui peut donc s'opposer à d'autres façons de faire. On n'ouvre pas les organes creux, ce qui n'empêche pas de les soigner.

Bref... Des éditeurs avisés avaient essayé, à la fin du XX^{ème} siècle, avec une certaine générosité, de rendre Hippocrate accessible au grand public, avec des livres d'œuvres choisies, relativement bon marché : *La consultation*, 1986, chez Hermann, avec des traductions de Littré, choisies par Armelle Debru ; *Hippocrate, De l'art médical*, traductions d'Émile Littré présentées, commentées et annotées par Danielle Gourevitch, Mirko Grmek et Pierre Pellegrin, Livre de poche, Hachette, 1994 ; et Caroline Magdelaine avait mis au point avec Jacques Jouanna lui-même un *Hippocrate, L'art de la médecine : Serment, Ancienne médecine, Art, Airs, eaux, lieux, Maladie sacrée, Nature de l'homme, Pronostic, Aphorismes*, Poche, 1999 : ils étaient sur la bonne voie, mais ne l'ont pas poursuivie. Souhaitons que la sortie de cette édition fondamentale relance l'idée et que les Belles Lettres offrent un *Hippocrate* de poche actualisé, fondé sur les savants volumes déjà parus, mais enrichis d'un regard médical et d'un vocabulaire digne de la Faculté, et vous savez laquelle. Un médecin ami, cultivé voire érudit, m'écrit en ce sens : "un ouvrage de ce type devrait inclure les commentaires d'un médecin, commentaires qui auraient le bénéfice de faire des enseignements d'Hippocrate non seulement un témoignage d'un passé qui nous serait sensible essentiellement pour des raisons touristiques et scolaires, mais aussi une étape nécessaire pour la compréhension de la pratique et de la déontologie médicale telle que nous la comprenons et la défendons aujourd'hui dans la culture occidentale, avec pour principe essentiel la liberté de pensée".

Danielle Gourevitch

(1) Que je psalmodie au moins depuis 1998, avec "Le nozze del medico e di Filologia", *Medicina nei Secoli*, 10, 1998, 227-239. La célébrité de la formule est due à Louis Aragon, avec *Le Conscrit des cent villages*, dans *La Diane française*, recueil publié en 1943.